

De l'utilité et des agréments de la Botanique

La Botanique,

« science utile et aimable » ;

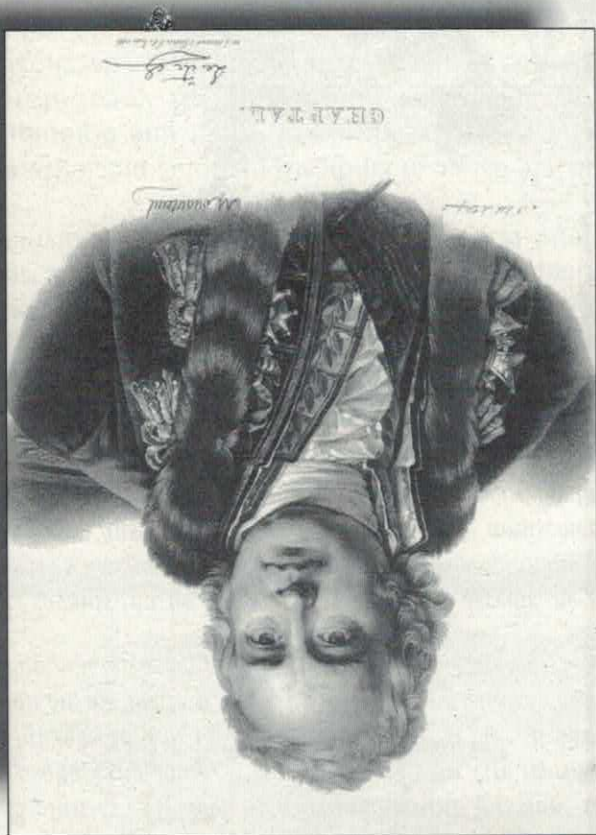
une apologie du début du XIX^e siècle
fait sourire, mais aussi nous interroge.

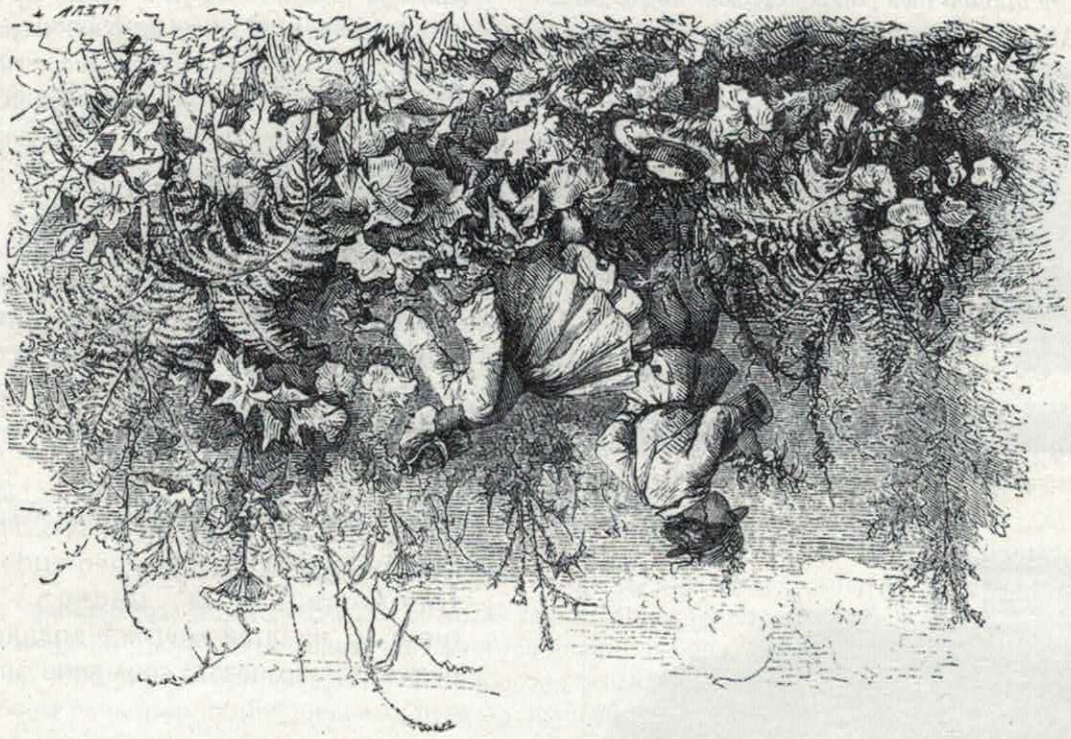
Le texte que nous vous présentons est extrait du Dictionnaire d'histoire naturelle de Jean-Antoine Chaptal et collaborateurs (1816-1819), repris par Auguste Jandiel, en 1868, pour sa Botanique sans maître ou étude de 1000 fleurs et plantes champêtres.

« La Botanique est la plus utile et la plus aimable des sciences : il n'en est point qui soit plus digne de l'homme. Les végétaux dont elle s'occupe, non seulement embellissent la terre, mais fournissent à nos besoins comme à ceux des animaux ; nous leur devons nos vêtements, nos habitations, notre nourriture, et les remèdes qui nous soulagent dans nos maladies : — de tous côtés, ils nous présentent des tableaux magnifiques, pleins de vie et de fraîcheur, qui réjouissent notre vue et portent nos âmes à une douce contemplation. — Leurs émanations odorantes, leur ombrage, leurs lits de verdure, nous invitent, tantôt au plaisir, tantôt au repos. La connaissance des plantes n'est pas seulement nécessaire

au médecin, à l'agronome, au forestier, au jardinier, au pharmacien : elle intéresse encore tous ceux qui cultivent les beaux-arts ou les arts utiles. — Est-il d'ailleurs une étude plus attrayante pour l'homme, quelle que soit sa condition ou sa fortune ? — En est-il une plus convenable à tous les âges et plus propre à charmer nos loisirs ou tempérer nos peines ? — Elle nous rend le séjour des champs délicieux, fortifie nos corps par un exercice salubre, nous garantit de la paresse et

Jean Antoine CHAPTAL (1756-1832)
lithographie de Delpech, Paris, vers 1830.





du vent des passions, nous soustrait au vain babillage des importuns, et nous donne des goûts simples, préférables cent fois à tous les frivoles amusements des villes.

Le botaniste ne peut faire un pas, dans la campagne, sans se voir aussitôt entouré d'objets charmants qui sollicitent ses regards et réclament son attention. — L'hiver, il jout encore quand, assis au coin du feu, il revoit dans son herbier les plantes qu'il a cueillies pendant la belle saison ; elles sont sans mouvement et sans vie, mais elles lui rappellent jusqu'aux plus petites circonstances de ses promenades champêtres, et les doux instants qu'il a passés à les observer lorsqu'elles étaient brillantes de grâce et de fraîcheur. — Dans ces voyages, il goûte d'autres plaisirs, toujours nouveaux et renouvelés ; chaque pays ajoute à ses connaissances et à ses richesses ; plus il s'éloigne des habitations des hommes, plus son trésor s'accroît : les contrées les plus sauvages, les déserts les plus affreux sont pour lui des champs fertiles, où il trouve amplement à moissonner.

Tels sont les avantages et les jouissances que procure l'amour des plantes ; il devient quelquefois une passion, bien excusable sans doute, et trop innocente pour être réprimée ; ce fut celle de Jean-Jacques, vers la fin de sa vie ; il disait : « qu'on me mette à la Bastille quand on voudra, pourvu qu'on m'y laisse des mousses ».

Les savants, ou les hommes qui veulent le devenir, ne sont pas les seuls qui montrent cette ardeur pour la botanique, elle enflamme aussi ceux qui en font leur simple amusement ; elle a de grands charmes pour la jeunesse, pour l'enfance même, et beaucoup d'attraits pour les femmes : comment ne plairait-elle pas à un sexe qui a tant de rapport avec les fleurs, et dont les doigts souples et délicats semblent faits exprès pour les manier ?

Un texte révélateur des grands courants de pensée de l'époque

Ce goût deviendra encore plus général, lorsque les maîtres de la science en auront rendu l'étude plus facile, et lorsqu'ils l'aurent surtout débarrassée de cette foule de mots intelligibles dont on la surcharge aujourd'hui ».

La lecture de ce texte est avant tout une bonne tranche de sourire. Le décalage d'époque fait paraître le style outré, avec un côté « Précieuses ridicules » qui fait tourner l'apologie au panégyrique. La note sexiste, juste avant la fin, peut être jugée choquante ou amusante, pour le moins terriblement datée. L'emphase reste pourtant raisonnable pour le début du XIX^e siècle et même si le recul nous la fait paraître drôle, elle ne détonait pas à l'époque de Chateaubriand et Stendhal.

Le texte a d'ailleurs un intérêt historique. La vision de la nature qu'il développe est typique du début du XIX^e siècle en cela que s'y télescopent les conceptions de plusieurs époques. L'attitude à l'égard de la nature sauvage qui prévalut jusqu'au XVIII^e siècle y est caractérisée – en s'éloignant des habitations des hommes, on entre dans « les contrées les plus sauvages, les déserts les plus affreux ». Les Lumières, toutes tournées vers la raison, y ont leurs traces, par exemple, dans l'argumentaire autour de l'utilité des végétaux et de la nécessité de les étudier, argumentaire qui annonce déjà la naissance de la recherche appliquée au XIX^e siècle. Mais passe aussi par la Rousseau, « Jean-Jacques »

et les idéaux de la Révolution, avec le souci d'une science ouverte à l'Homme « *quelle que soit sa condition ou sa fortune* », le souci hygiéniste « *le séjour des champs [...] fortifie nos corps par un exercice salubre* », l'absence de référence religieuse. Le grand siècle romantique s'annonce tout aussi clairement, avec les passions exacerbées (« *elle enflamme* »), les épanchements sentimentaux (« *tableaux magnifiques, vue réjouie, douce contemplation* »), et même le goût des voyages et plaisirs exotiques (« *chaque pays ajoute [...] à ses richesses* »).

Passé le premier effet comique, il convient de relire ce texte sans *a priori*, et en se posant la question : les justifications avancées sont-elles différentes de celles qu'avancent aujourd'hui les botanistes ?

Le texte apparaît alors étonnamment actuel. Il fait constamment référence au plaisir, valorise la campagne par rapport à la ville, promeut les activités d'extérieur, s'inscrit dans la distraction et le loisir. Pas de doute, ces aïeux-là avaient, pour herbormiser et étudier les plantes, des motivations et des plaisirs bien proches des nôtres. La différence la plus frappante est le statut de la plante qui transparaît : un simple objet d'étude, sans intérêt ni d'autre justification que par rapport à l'homme. Aucun souci de conservation, de protection, de préservation du patrimoine, pour parler actuel.

Significativement le texte finit sur une apostrophe adressée aux botanistes contre l'usage « *de mots intelligibles* ». Avec l'explosion des sciences au XIX^e siècle, le vocabulaire utilisé en Botanique s'est spécialisé, est devenu plus technique. À cette époque, vont d'ailleurs fleurir les flores « populaires », qui tentent de compléter le courant académique en mettant la Botanique à la portée de tous. Les *Flores portatives* de Gaston Bonnier en sont un exemple typique, avec leur sous-titre « *sans mots techniques* ».



Bernard de Jussieu (1699-1777)
gravure aquarelée par Léon MAUDURSON,
d'après un dessin de A. GUILLEMINOT.

Cause ou effet, cette scission d'une Botanique académique et d'une Botanique « sans maître » présageait de la situation actuelle, où l'homme de la rue (un homme de la campagne il y a deux siècles) ne connaît des plantes que celles de son assiette et celles des bouquets, bien peu diversifiées, qu'il offre parfois ; et encore !
Peut-être est-ce là l'indication la plus précieuse du texte ? Peut-être faut-il réinventer une Botanique de plaisir, sans gargarisme au vocabulaire technique et précis, qui sache parler de choses proches de nous dans un langage simple, où le nom des plantes soit français et ne change pas tout le temps, où l'on puisse appeler une fraise, un fruit et une marguerite, une fleur ?

Texte historique : Jean-Antoine CHAPRAL
Analyse : Marc PHILIPPE
Illustrations :

- LALLEMAND (p. 20 et 21),
extraits de *Botanique de ma fille* de J. Néraud,
éditions Hetzel, Paris, vers 1880
- Léon MAUDURSON (p. 21),
cliché Bibliothèque centrale
du Muséum national d'histoire naturelle.